

Il se lit ainsi:

Royal Flying Corps,  
Quartier général de la 3<sup>e</sup> Brigade

Au sous-secrétaire militaire,  
Q.G. de la 3<sup>e</sup> Armée.

Présumant que le chef de l'armée aimerait à en prendre connaissance, j'envoie, ci-annexé, rapport de deux affaires (incidents) survenues respectivement les 27 et 28 du courant. (1)

J. A. Higgins, général de brigade,  
Commandant la 3<sup>e</sup> brigade d'aviation.

En campagne,  
29 avril 1917.

(Annexe)

Le soir du 27-4-17, à 7 heures, étant en patrouille aux environs de Neuvireuil (2), le pilote sous-lieutenant D.S. Kennedy et le capitaine observateur LeRoyer, de l'escadrille No 11, virent trois avions de chasse ennemis attaquer un de nos appareils, probablement un Sopwith à deux places. Ils leur livrèrent aussitôt bataille; l'un s'enfuit, un autre s'abattit en flammes à 51 B C 5, où il continua de brûler.

Plus tard, à 7h. 20, comme ils survolaient la position 51 B 19, quatre avions de chasse ennemis fondirent sur eux. Ils firent face aux deux plus proches. Durant le combat, la mitrailleuse d'avant s'enraya. Kennedy, glissant sur l'aile, fit feu d'en-dessous avec la pièce d'arrière, et l'un des deux ennemis parut touché. Tous deux manœuvrèrent alors en cercle pour plonger sur notre appareil. L'observateur, avec la pièce d'arrière, descendit l'un des ennemis, qui alla s'écraser sur le sol au S.-O. de Vitry (3). L'autre ennemi dut atterrir, apparemment désemparé. Le combat prit fin 2000 yards environ à l'ouest de Vitry, à une altitude de 1000 pieds environ.

Il n'est pas dit dans ce bulletin ce qu'il advint du troisième avion boche dans le premier engagement. Lapsus de copiste. D'un ami intime de LeRoyer, lui-même aviateur, je tiens que c'est bien sept avions de chasse qu'en moins d'une demi-heure le lourd et lent appareil d'observation monté par Kennedy et LeRoyer affronta et mit en déroute.

Le commandant de l'armée fit répondre:

"Au Q. G. de la 3<sup>e</sup> brigade  
du R.F.C.

"Le commandant de l'armée a lu le rapport des actes de bravoure accomplis le 27 avril par le sous-lieutenant D.S. Kennedy et le capitaine LeRoyer. Il vous prie d'exprimer à ces officiers son admiration pour leur valeur et leur habileté.

Dalmeny, capitaine,  
sous-secrétaire militaire  
du général commandant la 3<sup>e</sup> Armée."

Q.G. de la 3<sup>e</sup> Armée,  
2-5-17 "

(1) L'affaire du 28 ne concernait pas LeRoyer. — O.A.

(2) Près d'Arras. — O.A.

(3) Importante station de distribution, entre Arras et Douai. — O.A.

Quelques jours plus tard la Croix s'ajoutait à ces précieuses félicitations.

Le 22 juillet LeRoyer était gravement blessé. Sorti de l'hôpital, il fit à Reading des études complémentaires de pilote. Retourné en France le 5 avril 1918, il aura passé au total près de douze mois au feu, quand dans l'automne de la même année il sera rappelé au Canada en service commandé. Ajoutons à cela trois mois d'apprentissage, épreuve qui à cette époque, pour un cinquième des aspirants, se terminait par la mort. De décembre 1918 au printemps de 1919 il sert en Sibérie puis en Russie, comme engagé volontaire. Démobilisé en avril, on le trouve ensuite dans les services civils de l'armée, à Montréal. Là, il se fait du mal, dépérit. Nommé le 1er juin 1920 au Comité fédéral de l'aviation (Air Board), dans les services techniques, il sent renaître en lui l'enthousiasme des grands jours de 1917 et 1918. En quelques mois il parcourt tout le pays, de Dawson à Halifax, pour marquer les atterrissages et régler d'autres questions intéressant le service. A Barrie (Ontario), le 5 avril 1921, troisième anniversaire de son retour en France, il fait un vol, tombe, et se tue. Il avait 32 ans.

Au cours d'un congé à Londres, le 22 juillet 1918, LeRoyer avait épousé Madeleine, fille de feu le général Vidal, d'Ottawa, aide-infirmière dans l'armée canadienne. C'est de cette charmante et vaillante femme que je tiens les quelques pièces qui m'ont servi à édifier ces lignes: bien que nous fussions restés, lui et moi, liés d'amitié, je n'ai pas souvenir qu'il m'ait jamais parlé de ses états de service. On rapporte de lui un mot bien typique. Le soir du 27 avril 1917, les camarades l'entourent, lui serrent la main: "Sais-tu, mon vieux, combien vous en avez descendu ou mis en fuite? Sept!" Et lui de répondre: "Non!... C'est épatant!" Un jour de mai 1917, un ancien camarade du 163e, le rencontrant à Londres, lui demande ce qu'il y est venu faire: "Bon Dieu! s'écrie-t-il effaré, c'est ce matin qu'avait lieu la remise de nos décorations par le roi; j'ai oublié de m'y rendre." Mais s'il lui arrivait généralement de s'oublier lui-même, il en est qu'il n'oubliait pas. Vers le même temps qu'il manquait à l'appel chez le roi, il écrivait à ses vieux parents:

"11 mai 1917.

"Sa Majesté le Roi vient de m'accorder la Croix militaire pour services rendus en aviation. Je suis fier pour moi, pour vous. Cela vous fait voir que votre enfant se comporte comme vous le désiriez. Je suis surtout content pour maman, qui pense toujours à moi, et je suis sûre qu'elle aura un peu d'orgueil quand elle reverra Achille décoré."

Ayant, après l'école primaire, suivi par correspondance les cours d'une école de génie civil américaine, LeRoy abondait en conceptions mécaniques ingénieuses. Il excellait au dessin, aux relevés topographiques. Il lisait avidement tout ce qui lui tombait sous la main. Resté français de cœur et d'esprit, il avait néanmoins une connaissance étonnante de l'anglais. En même temps que modeste et loyal, il était doux, généreux, poli et délicat avec tous, particulièrement avec les femmes, qui l'aimaient pour cette qualité, pour son physique avantageux et aussi, j'imagine, pour le tragique destin qui se devinait dans ses yeux noirs, à la fois perçants et voilés, fermes et chargés d'inquiétude. D'un oncle explorateur, il avait hérité en ligne collatérale la nostalgie des entreprises héroïques. Enfin, on l'a vu, il savait manier la mitrailleuse et braver la mort. Mais surtout, — et c'est par là qu'on juge les hommes, — il savait écrire à sa maman.

*Archives de la Ville de Montréal*